

Antonio Montefusco, Sylvain Piron

Compte rendu de Sergio Luzzatto et Gabriele Pedullà (dir.) *Atlante storico della letteratura italiana*, Amedeo De Vincentiis (dir), I, *Dalle origini al Rinascimento*, Turin, Giulio Einaudi, 2010, xxv-860 p.

paru in *Annales HSS*, 66/3, 2011, p. 892-894

Fort volume, abondamment illustré de cartes et graphiques, cet atlas de la littérature italienne se présente sous l'aspect monumental qui sied au genre dont il se réclame. Le premier des trois tomes prévus rassemble à lui seul près de 120 articles, rédigés par une soixantaine d'auteurs. On compte parmi eux une forte proportion d'historiens, italiens et internationaux, aux côtés de spécialistes d'études littéraires. Les contributions répondent à plusieurs formats. La trame de l'ouvrage est composée d'articles « narratifs », centrés sur un lieu et un moment spécifiques. Ils sont complétés par des textes de synthèse, portant sur des objets qualifiés de « systèmes » ou « réseaux », qui décrivent la distribution de différents phénomènes culturels dans l'espace italien : des lettrés en exil dans le monde communal du XIII<sup>e</sup> siècle aux ambassadeurs des princes du XVI<sup>e</sup> siècle, en passant par les correspondances, dédicaces et invectives, la circulation des manuscrits de Dante, Pétrarque et Boccace ou la diffusion de l'imprimerie dans la péninsule. Certains de ces essais, qui proposent des cartographies des lieux de culture de villes ayant joué un rôle de premier plan (Padoue autour de 1300, l'Avignon des papes, Florence, Milan et Ferrare au XV<sup>e</sup> siècle, Florence, Venise et Rome autour de 1500), sont les seuls qui correspondent véritablement au format d'un atlas géographique.

Cet aperçu rapide du contenu permet de cerner la grande originalité formelle d'un ensemble dont il est évidemment hors de question de présenter et discuter les différentes contributions dans le détail. L'ambition du projet est fortement énoncée dans le texte d'introduction, qui entend proposer une méthode de travail visant à rompre avec une vision unitaire et téléologique de l'histoire littéraire italienne d'inspiration hégélienne qui serait encore à l'œuvre. Le débat n'est pourtant pas nouveau. Le modèle canonique proposé en 1870 par Francesco De Sanctis, qui faisait de la littérature le lieu de l'unité de la civilisation italienne avant son unification politique, a depuis longtemps été soumis à des

révisions drastiques. La critique la plus déterminante est venue d'un article de Carlo Dionisotti, paru en 1951, qui mettait en avant la notion d'une géographie de la littérature italienne<sup>1</sup>. Repris en tête d'un volume paru en 1967, ce texte de C. Dionisotti a marqué les recherches menées depuis plus de quarante ans. Son empreinte est évidente dans une précédente encyclopédie, *Letteratura italiana*, publiée de 1982 à 1996, dont les trois derniers volumes sont précisément intitulés « Géographie et histoire ». Bien que l'*Atlante* n'ait pas pris la peine de se situer en regard de ce précédent, c'est bien face à cette réalisation qu'il convient d'éprouver la pertinence de son apport.

La véritable nouveauté de l'entreprise ne provient donc pas de la prise en compte d'une histoire polycentrique ou de l'émergence d'une conscience géographique. Outre l'aspect visuel produit par les cartes et graphiques, elle tient pour une bonne part à la contrainte imposée aux auteurs, d'accrocher chaque article à un événement, daté de la façon la plus précise, au jour près lorsque cela est possible, qu'il s'agisse d'une rencontre, de l'envoi d'une lettre, de la parution d'un livre ou d'un fait politique. Le profit narratif est indéniable : les articles, introduits par une telle mise en situation, se lisent souvent agréablement. Après les vastes synthèses régionales de la *Letteratura italiana*, on découvre des récits très localisés qui s'apparentent parfois à des exercices de *micro-storia*. Ce n'est pourtant pas cette référence qui est mobilisée en guise de justification, mais une citation de Nietzsche : « À l'aide de trois anecdotes, on peut faire le portrait d'un homme. » Il était périlleux de transposer une boutade polémique en principe de construction d'une encyclopédie ; comme on le verra, tous les risques n'ont pas été évités.

L'angle d'attaque des articles narratifs n'est pas spécifiquement géographique, puisqu'il ne s'agit jamais de dresser le tableau d'un territoire ou d'une ville. Le choix de mettre en avant des « événements » vise d'abord à promouvoir la temporalité brève de moments charnières, que les textes de synthèse sont chargés de placer dans des perspectives plus amples. Cette option a pour première conséquence d'inscrire très concrètement les faits littéraires dans le tissu d'une histoire sociale. Selon les cas, l'exercice est plus ou moins réussi, mais l'effet de structure est indéniable. Si les historiens y trouveront aisément leur compte, il n'est pas certain que les littéraires se satisfassent de la conception relativement faible de la littérature qui en découle.

Il résulte en effet de cette orientation un affaiblissement du primat accordé au texte, l'attention se déplaçant vers ses conditions de production et de réception. Cette tendance se vérifie notamment par une insistance sur la question des langues et du plurilinguisme, depuis l'emploi du provençal et du français comme langues littéraires au XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux débats sur la langue italienne du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans cette lignée, on notera une belle réflexion sur la place du grec comme langue fantasmée par l'Occident, l'anecdote de départ étant ici dépassée par un éclairage de longue durée. Contrairement à une annonce faite dans l'introduction, la littérature en langue hébraïque n'est guère prise en compte dans ce volume, si ce n'est à propos du cénacle de Pic de la Mirandole.

L'un des cas pour lesquels cet élargissement de l'objet d'étude produit les résultats les plus intéressants concerne le domaine juridique, aussi bien pour ce qui est des pratiques textuelles que des auteurs, avec des articles consacrés à la rédaction des statuts communaux, aux bannissements, à Cino da Pistoia sous son double profil de juriste et de poète, ou aux polémiques de Pétrarque contre les juristes. Dans ce cadre, *La Tibériade* de Bartole, cas remarquable de composition littéraire d'une œuvre juridique fondée sur une pensée géographique, aurait pu mériter de recevoir davantage d'espace. Par contraste, on observe une étrange désaffection pour les questions religieuses. Seuls trois articles sur une soixantaine s'y intéressent, à propos de François d'Assise, Catherine de Sienne et la prédication des observants franciscains. Le premier de ces articles, centré sur « l'invention de François » par Bonaventure, est doublement décevant : approximatif sur la généalogie des légendes franciscaines, il néglige l'impact proprement littéraire de François d'Assise, en passant sous silence la composition du *Cantique des créatures* et toute une tradition poétique illustrée notamment par Iacopone da Todi. D'autres personnalités aussi intéressantes qu'Angèle de Foligno sont également ignorées par l'atlas. En dépit de l'ouverture du spectre étudié, le choix des auteurs sur lesquels se concentre l'attention est pour finir très classique. La présentation étendue d'un nombre réduit d'anecdotes a eu pour effet de marginaliser ou laisser de côté des figures mineures, au profit de noms plus glorieux. Il est significatif que, pour le XIV<sup>e</sup> siècle, pas moins de neuf contributions soient centrées sur les seuls Pétrarque et Boccace.

Les responsables du projet étaient conscients que leur choix éditorial était porteur d'un risque de « fragmentation ». Malheureusement, à la lecture du volume, ces craintes se vérifient. Pour les

surmonter, il eut fallu procéder à des problématisations plus fermes des différents moments étudiés. Or, la principale faiblesse de l'atlas tient précisément à sa structuration globale. La période examinée est divisée en quatre époques, qui sont respectivement associées à la domination culturelle de différentes villes : Padoue (1222-1309), Avignon (1309-1378), Florence (1378-1494) et Venise (1494-1530). Il est très déroutant d'avoir organisé un propos qui se voulait polycentrique en élisant rétrospectivement les capitales temporaires de l'Italie littéraire. Cette contradiction interne est difficilement compréhensible. Dans le schéma proposé par C. Dionisotti, le rôle central de la Toscane et de Florence depuis le XIII<sup>e</sup> siècle n'était pas masqué, mais pris dans des relations dialectiques avec d'autres aires, dans une sorte de bipolarité mobile. Ici, la succession monolithique de villes-phares ne permet guère de mettre en avant une telle dynamique.

En outre, le choix de la première de ces capitales est hautement contestable. Les bornes de la périodisation sont tout d'abord mal choisies : le véritable moment de gloire de Padoue coïncide avec l'élection du premier poète lauréat, Albertino Mussato, en 1315, tandis qu'Avignon n'est devenu lieu de résidence des papes qu'avec Jean XXII, à partir de 1316. Mais l'importance de l'humanisme padouan ne s'est révélée qu'après coup. En son temps, la prédilection pour l'expression latine situe plutôt la ville à l'écart des courants majeurs de l'expression littéraire dans le monde communal. Au XIII<sup>e</sup> siècle, comme l'écrit Boncompagno da Signa et comme le montre la carte des destinations des lettrés en exil, la ville dont la prépondérance est établie est assurément Bologne. La présence de l'université en a fait le principal centre de la rencontre entre sciences, droit et littérature, qui est un phénomène majeur de la période. Elle pourrait être située au cœur d'une constellation, qui, effectivement, se transforme rapidement au cours des années 1320, Naples prenant alors une importance qui aurait pu être davantage soulignée.

Cet atlas constitue donc une entreprise originale qui apporte assurément du neuf, du fait de sa présentation visuelle. Si les articles véritablement novateurs sont rares, la plupart d'entre eux offrent de bonnes synthèses des recherches récentes. Le véritable déficit se situe dans les textes de présentation, qui ne compensent pas la dispersion du regard produite par le morcellement des récits. La présentation du volume est soignée, avec un utile index des noms cités. Quelques erreurs matérielles sont pourtant à déplorer dans les cartes et graphiques. Il s'agit parfois d'une information

incomplète on considère désormais que Guido Cavalcanti a été exilé à Serrazzano en Maremme et non à Sarzana ; Cino da Pistoia appartient au parti guelfe noir ; ce ne sont pas un, mais au moins trois papes qui ont étudié à Toulouse, etc.). Plus généralement, l'absence d'indication de sources dans ces présentations visuelles est regrettable.

ANTONIO MONTEFUSCO

SYLVAIN PIRON

---

1 - Carlo DIONISOTTI, « Geografia e storia della letteratura italiana », *Italian studies*, 6, 1951, p. 70-93, repris in *Id.*, *Geografia e storia della letteratura italiana*, Turin, Einaudi, 1967.